

Une maison d'art flamand – 19 mai 1887, *Le Progrès*. Georges Rodenbach



Nous avons eu l'occasion ces jours-ci d'aller visiter à Boitsfort l'admirable maison flamande de M. Charles Albert qui va bientôt être mise en vente publique. Voilà plus de quinze années que l'ingénieux artiste a poursuivi son rêve de réaliser une sorte de résurrection de notre art flamand, tant au point de vue architectural qu'au point de vue mobilier. Son rêve est achevé ; il s'est fait pierre, il est devenu vivant sous la forme du pittoresque castel qui nous est apparu l'autre jour, dans la lumière frileuse et sobre de ce matin de mai, s'érigeant de la verdure avec son vaste corps de logis, sa tourelle, sa breteque¹ aux vitraux armoriés, toutes ses annexes raccordées au quadrilatère primitif des habitations anciennes. Derrière des boulingrins, un jardin dessiné avec une minutie froide qui est dans le style, et ci et là des ifs et des sapins à étages, ou taillés en pyramides qui ont un air de faire des tours de branches, comme des arbres savants.

Dès le vestibule l'impression vous prend sous ses hauts lambris et ses voiles en ogive qui sont de l'époque intermédiaire entre le gothique et la renaissance pure. Puis on se trouve immédiatement dans la salle à manger qui est un chef-d'œuvre de reconstitution renaissance flamande. Le plafond, en solives apparentes ; tout autour court un lambris de chêne sculpté, et par-dessus, des toiles peintes représentant des sujets de la guerre de Troie. L'impression d'ensemble est complète : une lumière discrète se distribue à travers les verrières et fait valoir la délicatesse de toutes les nuances qui se combinent ici. Rien de tapageur ni de criard, et jusque dans les détails, tout se présente avec une sécurité de goût qui ne faillit guère. Que de pièces rares, que de bibelots exquis cachés pour ainsi dire dans des coins, sur des bahuts ou le long des archelles, qui supportent un tas d'objets précieux : calices, vidrecomes, coffret de fer gravé, reliquaires, triptyque d'ivoire, croix et crucifix à émaux, d'ébène et de nacre.

1 Bretèche.

Ce qui est superbe dans tous les appartements de cette maison flamande, ce sont les hautes cheminées avec leurs colonnes torsées, leur entablement en chêne sculpté, la hotte recouverte d'une tapisserie brodée d'or, et dans l'âtre, leur plaque en fer fondu, leurs chenets aux profils grimaçants de gargouilles et tout le luxe jaune et ciselé des landiers, des fourches, des pinces de racloir dont le cuivre étincelle.

Les cheminées dans la salle d'apparat surtout, dite salle de Rubens, ont vraiment un luxe et une majesté d'autel.

Ce qui est un charme moins solennel mais plus pénétrant, c'est la chambre à coucher à l'étage, avec son lit sévère en bois de chêne, le petit oratoire attenant, le bureau de travail qui s'aligne devant les larges fenêtres. Ici s'étale le bon goût de l'artiste dans le mariage heureux des bois, des métaux et des étoffes. La chambre s'harmonise en tons de mousse éteints sur lesquels planent des bruns et des carmins assoupis. Une chambre couleur forêt d'automne où flotte un adieu de soleil.

C'est mélancolique et presque un peu religieux, dans les parties de la chambre qui avoisinent le prie-dieu, entr'aperçu dans l'oratoire formant alcôve.

Dans tout cela, on sent un goût d'artiste impeccable qui a dû cent fois essayer les agencements, tenter les couleurs, risquer les nuances pour arriver enfin à ce savant et musical accord d'un ameublement aussi harmonieusement orchestré.

Après cette somptueuse chambre à coucher où l'on croirait voir à l'entrée, le souvenir de Rubens dans son pourpoint de velours – ce qui forme un piquant contraste, ce qui est bien exquis dans sa gothique et naïve simplicité, c'est la cuisine petite et ombreuse, avec son grand fourneau de briques surmonté de sa chape juponnée d'étoffe claire. Au centre une table avec une nappe quadrillée de rouge et blanc. Deux chaises archaïques, portant, chacune gravé, le nom des servantes, Jefke, Mieke. Puis le luxe des bouilloires, des grils, des gaufriers et la blancheur mate des étains qui plaquent ça et là leur lumière concentrée, n'avive même pas le tiède demi-jour par la petite fenêtre. Ici tout est simple, intime, propre, cordial et gai à l'œil, d'une vie silencieuse et primitive qui fait songer aux intérieurs des Béguinages flamands, à ces chambres recluses et mystiques dont Xavier Mellery exprime si bien l'atmosphère où neigent de lentes poussières !

Et l'on sort de là impressionné, doucement ému et replongé dans la vie d'autrefois, parmi cette grande époque à la fois intime et fastueuse de l'Art flamand.

Et on se demande si tout ce rêve d'un passé qui est le nôtre pourra être détruit par le hasard des enchères publiques, et s'il n'est pas désirable que l'Etat reprenne à son profit cette maison d'art national.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre portera pour l'avenir le nom de Charles Albert, et s'il doit éprouver quelque mélancolie à se séparer de sa maison si chère, du moins peut-il se dire qu'il a réalisé son rêve. Sa maison flamande – vendue – lui restera encore dans la continuité du temps, comme le livre publié ou le tableau expatrié.

L'essentiel en art c'est de matérialiser l'idée qu'on avait de soi et le créateur de la Maison flamande aura eu cette joie – selon l'expression d'Hugo – de marcher, lui aussi, vivant dans son rêve.